

SUR LE PRÉTENDU « HÉRITAGE JUDÉO-CHRÉTIEN COMMUN »

Yeshayahou Leibowitz

Presses Universitaires de France | « Cités »

2008/2 n° 34 | pages 16 à 25

ISSN 1299-5495

ISBN 9782130568636

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-cites-2008-2-page-16.htm>

!Pour citer cet article :

Yeshayahou Leibowitz, Sur le prétendu « héritage judéo-chrétien commun », *Cités* 2008/2 (n° 34), p. 16-25.

DOI 10.3917/cite.034.0016

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Sur le prétendu « héritage judéo-chrétien commun »¹

YESHAYAHOU LEIBOWITZ

Dernièrement, les débats concernant les relations entre Juifs et Chrétiens, qu'ils portent sur la signification fondamentale que ces dernières revêtent ou sur des faits d'actualité, se sont multipliés dans certains milieux juifs. Le débat tourne autour de la question de savoir s'il y aurait une possibilité, une chance, une nécessité, une aspiration, voire un devoir d'œuvrer en vue de leur amélioration. Les facteurs déterminant son issue appartiennent à des registres différents tant de la réalité que de la réflexion théorique : des phénomènes pouvant s'interpréter comme autant de révélateurs de clivages apparaissant dans la position traditionnelle du christianisme sur le judaïsme ; les déclarations de quelques personnalités issues du monde chrétien et d'institutions ecclésiastiques où l'on note la reconnaissance d'une antériorité – lesquelles déclarations paraissent témoigner d'une tendance à réviser les jugements de valeur traditionnels sur le judaïsme du point de vue de son importance pour la pensée théologique chrétienne – ; la « Déclaration sur les Juifs » du Concile de Vatican II, qui fit quelque impression dans le monde chrétien et suscita une émotion dans certains milieux juifs ; le fait qu'Israël exerce de nouveau sa souveraineté sur Jérusalem, qui est tenue – selon la formule usuelle – pour être « le berceau des trois religions monothéistes » et sanctifiée par les trois ; les dispositions d'esprit que l'on peut trouver au sein des cercles du judaïsme libéral et réformé – lequel connaît un processus d'assimilation, qu'il soit conscient ou non –, un judaïsme qui se trouve éprouver un sentiment d'étrangeté vis-à-vis du monde de la tradition juive et, au rebours, l'intégration qui est la sienne dans le monde de la « civilisation chrétienne occidentale » ; à tout cela, on pourrait ajouter même les problèmes et les incidents que l'activité grandissante de la Mission <chrétienne> en Israël suscita : tous ces facteurs <que nous avons énumérés> les rapprochèrent <ces Juifs et ces Chrétiens>, de sorte que l'on voit d'ores et déjà fleurir une littérature considérable ainsi que des activités d'organismes « interreligieux » impli-

16

*Dossier :
L'héritage judéo-chrétien,
mythe ou réalité ?*

1. *N.d.R.* — Le présent article de Yeshayahou Leibowitz a été publié dans le quotidien israélien *Ha-Aretz* à l'automne 1968.

quant les deux (tant aux États-Unis qu'en Israël), dont le projet est le rapprochement judéo-chrétien. Les principaux mots d'ordre qui se font entendre sont « l'entente judéo-chrétienne dans le monde » et « l'héritage judéo-chrétien commun ». Parmi les nombreux articles et lettres adressés à la Rédaction sur le sujet, on a même pu voir soutenue l'affirmation selon laquelle le judaïsme appartiendrait à la « civilisation occidentale chrétienne », en raison du fait que c'est le judaïsme qui a « été à l'origine du christianisme et que c'est de la côte du judaïsme que le christianisme est advenu au monde », de sorte qu'aujourd'hui seules de « légères nuances distinguent le judaïsme du christianisme » – des nuances à ce point légères, même, que dans les colloques internationaux, il s'avère que les représentants du monde non occidental (Africains, Hindous, Japonais, natifs de l'Asie du Sud-Est, etc.) peinent à comprendre ce qui sépare Juifs et Chrétiens.

Par ailleurs, s'il est bien quelqu'un à l'époque moderne que nous pouvons désigner comme représentant, par sa figure personnelle, le principe de tous les traits et de toutes les valeurs de la civilisation occidentale dans toutes ses dimensions, des origines jusqu'aux dernières générations – des caractères et des valeurs qu'il aura même manifestés de façon emblématique tant dans son œuvre que dans sa vie –, c'est bien Goethe. Goethe médita beaucoup sur les fondements de la civilisation occidentale et sur ses racines chrétiennes, et c'est dans cette perspective qu'il réfléchit également sur le judaïsme (cf., par exemple, *Les années d'errance de Wilhem Meister*). Il convient de remarquer que, ce faisant, il ne peut être suspecté de partialité. En effet, son approche tant du christianisme que du judaïsme est purement négative. Goethe a connu la grande vérité, celle-là même que veulent ignorer les naïfs libéraux – ou ceux qui jouent à l'être – qui discourent autour des « valeurs communes au judaïsme et au christianisme » ou sur l'« héritage judéo-chrétien commun ». Il résume sa pensée sur le sujet dans la phrase suivante : « L'opposition du christianisme au judaïsme est beaucoup plus forte que celle qu'il entretient avec le paganisme. »¹ Dans sa profonde pensée, Goethe comprit la nature absolument idolâtre et antijuive du christianisme. Il sut également en tirer toutes les conclusions. Goethe détesta le christianisme au point d'éprouver de l'aversion pour les fondements de sa foi, pour ses symboles et ses rituels. Cepen-

1. Das Christentum steht mit dem Judentum in einem viel stärkerem Gegensatz als mit dem Heidentum (Nachlass).

dant, chez lui – comme chez la majorité des penseurs européens –, s'affirma l'idée que le christianisme, en dépit de tous ses défauts, constitue l'instrument qui maintient les valeurs de l'homme et qu'il constitue le cadre historique légitime et approprié¹ dans lequel, et seulement dans lequel, la culture européenne est susceptible de se développer. L'homme éclairé qui s'achemine vers un idéal humaniste peut être décrit, dans la vision de Goethe, comme non-chrétien. Pour autant, un tel homme n'en sort pas moins de la fabrique chrétienne. Et c'est la raison pour laquelle le judaïsme et les Juifs, parce qu'ils ne procèdent justement pas du christianisme, se situent « hors du cadre » culturel européen et sont, ce faisant, impropres à appartenir à la communauté culturelle européenne. De là l'opposition féroce de Goethe à l'émancipation des Juifs.

De la même manière, un contemporain de Goethe, Edward Gibbon – un représentant éminent des Lumières du XVIII^e siècle –, détesta le judaïsme pour deux raisons différentes, qui ne sont contraires qu'en apparence : c'est du judaïsme que provient le christianisme – qu'il réprouvait – ; et, en même temps : les Juifs refusèrent d'accepter le christianisme. Quelque chose de semblable se laisse voir chez Kant.

Or, voici qu'on vient opposer aujourd'hui à ce témoignage de Goethe – qu'appuient Gibbon, Kant et même Hegel –, celui des « Africains, des Asiatiques, etc. » : témoignage d'après lequel le christianisme et le judaïsme seraient en réalité très proches, c'est-à-dire le témoignage de cultures et de sociétés reculées qui ne connaissent pas le christianisme (ni la civilisation occidentale dans son ensemble), si ce n'est de seconde ou de troisième main, et cela alors que toute leur information concernant le judaïsme provient soit de missionnaires chrétiens qui furent actifs dans leurs pays, soit d'autres partenaires chrétiens de ces derniers, soit encore de Juifs assimilés qu'il leur serait arrivé de côtoyer.

Cet « héritage judéo-chrétien commun » que prennent pour drapeau les Juifs réformés ou tout bonnement assimilés, notamment aux États-Unis – des Juifs dont le seul but est d'obtenir que le monde chrétien reconnaisse son caractère de secte judaïsante –, cet héritage commun, donc, n'a jamais existé. Un tel concept est absurde et ne ressemble à rien de plus qu'à « un triangle à quatre côtés » ou encore à de la « glace chaude », *vormer Prost* (en yiddish), expression que Haïm Weizmann appréciait beaucoup. Le christianisme, en effet, n'a pas fleuri à partir du judaïsme : il

1. *N.d.T.* — Litt. : « nécessaire ».

s'est constitué comme sa négation même. Il ne s'est pas sustenté de la sève du judaïsme, et il n'a assimilé aucun élément substantiel de la foi juive et encore moins de ce qui constitue sa concrétisation dans la réalité – à savoir, le monde de la Torah et des *mitzvot* (*N.d.T.* – préceptes pratiques). Le christianisme fut, en son principe même, un produit du monde grec au stade terminal de sa dégénérescence dans l'hellénisme oriental et du syncrétisme polythéiste qui s'était propagé à la même époque sur les bords de la Méditerranée. Il était le « sixième stade », et le dernier, de la religion grecque – pour reprendre la terminologie de l'un des plus grands spécialistes du monde grec des dernières générations, Gilbert Murray, dans son célèbre ouvrage, *Five Stages of Greek Religion*. Et cette vérité n'est en rien remise en cause par le fait que des Juifs hellénisés – qu'il s'agisse de renégats par provocation ou de renégats par intérêt – aient pu se trouver impliqués dans la genèse du christianisme, ni par cet autre que le christianisme recoure, pour ses besoins propres, aux sources scripturaires du judaïsme et à des notions qui ont été tirées de ces dernières, ni par ce dernier enfin que le christianisme se réclame des grands hommes de l'histoire d'Israël. Il convient, en effet, de bien distinguer entre le lien prétendu et le lien effectif existant entre le christianisme et le judaïsme. En réalité, le lien existant entre le christianisme et le judaïsme est analogue à celui qu'il y a entre *Hamlet* et l'histoire et la culture du Danemark. Du point de vue de son contenu idéologique et de sa signification, *Hamlet* est le produit du monde spirituel de la Renaissance tardive dans l'Angleterre élisabéthaine et le fruit de l'imagination de l'homme William Shakespeare. *Hamlet* n'entretient par conséquent aucun rapport avec la culture et l'histoire effective du peuple danois – dont il ne provient pas, dont il n'a pas subi l'influence et qu'il n'exprime en rien –, et cela même s'il se trouve que Shakespeare a voulu situer son histoire au Danemark et a donné au fruit de son imagination le caractère romancé d'une chronique historico-mythique danoise. C'est de la même façon que le syncrétisme gréco-oriental polythéiste a voulu adosser sa production spirituelle – le christianisme – à des éléments tirés du judaïsme, sans qu'elle entretienne le moindre lien avec la signification originelle de ces derniers. Il est permis de penser que cette opération a été seulement fortuite et que le christianisme – ou quelque forme de christianisme – se serait constitué à partir de l'hellénisme en dégénérescence même en l'absence de tout point de contact avec le judaïsme, par exemple en s'adosant à la mythologie de Mithra, en Iran, ou à celle d'Isis, en Égypte, ou encore à celle d'Attis et de

Cybèle, en Phrygie, ou à celle de l'une ou l'autre des autres formes d'idolâtrie alors existant au Moyen-Orient, enfin. Mais il est également possible que cet adossement n'ait pas été si fortuit et qu'il ait résulté de la tendance du monde polythéiste – qui haïssait les Juifs et le judaïsme – à fonder une religion destinée dès le début à ébranler le judaïsme dans le but de contenir l'influence alors grandissante qui était la sienne au sein du monde idolâtre. Et le monde idolâtre serait parvenu à atteindre pleinement son but en s'emparant habilement d'éléments du judaïsme dont il aurait à ce point détourné intentionnellement le sens, qu'il les aurait renversés pour leur faire dire l'exact contraire du judaïsme.

Au moment même où j'écris ces lignes, au mois de Tishri, soit quelques jours après les « Jours de pénitence »¹, il convient de se souvenir de ce qui, dans le judaïsme, constitue le symbole suprême de la foi, pour le mettre en regard du symbole suprême de la foi chrétienne : la ligature² et la croix. D'un côté, on lit : « Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes... et offre-le... en holocauste sur l'une des montagnes que je te dirai »³ ; il s'agit là de l'épreuve à travers laquelle les valeurs de l'homme et même les promesses qui lui ont été faites (« car c'est par Isaac qu'une descendance portera ton nom »⁴) sont annulées pour la crainte de Dieu (« Maintenant je sais que tu crains Dieu »⁵) et son amour (« Abraham, celui qui m'aime »⁶). De l'autre : le Dieu qui sacrifie son Fils unique en sacrifice pour l'homme. On touche là à la différence abyssale existant entre la religion théocentrique, à savoir la religion dans laquelle la fin de l'homme est le service de Dieu, et la religion anthropocentrique, c'est-à-dire la religion dans laquelle Dieu n'est rien d'autre que l'instrument approprié à la satisfaction du besoin de rédemption de l'homme. Et c'est bien pourquoi la foi juive se concrétise au sein de la réalité historique dans l'ensemble des préceptes pratiques (*mitzvoth maasiot*), la *Halakha*, c'est-à-dire l'organisation de la vie humaine selon un programme de service quotidien de Dieu, et que, au rebours, le principe du programme de vie du christianisme, depuis ses origines jusqu'aux jours d'aujourd'hui, n'est rien d'autre que

1. *N.d.R.* — « *Yamim noraim* » : il s'agit des dix jours entre *Roch Hachana* (jour de l'an juif) et *Kippour* (le Grand Pardon).

2. *N.d.R.* — *Akedat Itshak* : sacrifice d'Isaac.

3. Gn 22, 2.

4. Gn 21, 12.

5. Gn 22, 12.

6. Is 41, 8.

l'annulation de ces mêmes préceptes pratiques de la Torah. Et telle serait la « nuance légère » qu'il y aurait entre le judaïsme et le christianisme ! Seuls des Juifs ayant renoncé à porter le joug de la Torah et des préceptes pourront faire l'économie d'une telle « nuance » : c'est-à-dire des Juifs ayant préalablement fait du judaïsme une réalité vaine et vide de tout contenu juif spécifique, ou alors des Chrétiens ayant perdu toute foi dans la rédemption de l'homme par le sacrifice du Messie-Dieu. De tels « Juifs » appartiennent effectivement au monde de la « civilisation occidentale » : celui de tels « Chrétiens ». Avec l'effacement de cette « nuance », l'existence prolongée du *judaïsme* en tant que réalité distincte n'aurait plus aucune justification ; et si le *peuple* juif devait être défini par l'appartenance au judaïsme, alors il n'y aurait pas davantage de justification à ce qu'un tel peuple continue d'exister aujourd'hui en tant qu'entité valant pour elle-même.

Mais si, par contre, cette « nuance » recouvre quelque chose de réel et de permanent, alors aucune synthèse, et même, aucune symbiose judéo-chrétienne ne seraient possibles, et le judaïsme ne pourrait être dit appartenir à la « civilisation occidentale », dans la mesure où celle-ci aurait été façonnée par le christianisme. C'est cela que Goethe voulait signifier quand il distinguait entre la proximité du christianisme et de l'idolâtrie, d'une part, et la commune hostilité de ces derniers au judaïsme, d'autre part. Goethe – le poète – mêlait avec bonheur dans son œuvre la mythologie grecque et la mythologie chrétienne en raison de leurs affinités multiples ; pour autant, Goethe – le grand humaniste – se déclara opposé à ce que les Juifs s'émancipassent en acquérant la citoyenneté parce qu'ils représentaient à ses yeux un élément étranger à la culture européenne. Or, ne saurait appartenir à cette culture que celui qui est passé par le creuset du christianisme. Voici ce dont avait une conscience approfondie l'homme dont il se trouve que, pour ce qui le concernait personnellement, il rejetait le christianisme tout en considérant que ce dernier constituait une assise nécessaire au rempart de la culture dont il était lui-même le flambeau. Cette relation au judaïsme comme à quelque chose d'étranger, qui peut aller jusqu'à faire éprouver un sentiment de rejet psychique – quand ce n'est pas physique –, se retrouve, et encore aujourd'hui, chez les hommes cultivés du monde occidental, y compris chez ceux qui – après qu'ils eurent grandi et eurent été éduqués sur les genoux de cette culture que façonna le christianisme – abandonnèrent totalement la foi chrétienne, ses concepts et ses valeurs. Si ces hommes cultivés réussissent à

surmonter leur disposition de haine consciente à l'endroit des *Juifs*, leur profond refus du *judaïsme* continue, quant à lui, de les habiter, inconsciemment... ou même pas. En tout état de cause, perdue le sentiment que les Juifs leur demeurent étrangers – un sentiment qui s'avère différent de celui qu'ils nourrissent vis-à-vis des étrangers issus d'autres nations.

Laissons-là cependant Goethe – le « païen » – et d'autres figures non chrétiennes parmi les plus grands représentants de la civilisation occidentale, ainsi que leurs conceptions du judaïsme et du christianisme, pour nous tourner vers le christianisme même et les plus éminents représentants de sa théologie¹. La religion chrétienne n'a pas reconnu et ne pourra jamais reconnaître *de jure* le droit du judaïsme à proroger son existence, même si elle est bien obligée de la reconnaître *de facto*. En effet, la relation du christianisme au judaïsme n'est pas comme celle de toutes les autres croyances et religions – qu'il s'agisse de religions idolâtriques ou de l'islam – à ce même judaïsme : tandis que ces dernières ne croient pas dans le judaïsme ou le disqualifient, le christianisme ne croit ni ne rejette le judaïsme mais *prétend qu'il est, lui, le judaïsme* et qu'il n'existe aucun judaïsme légitime si ce n'est lui. Et c'est précisément sur cette affirmation qu'il fonde son droit à exister. Les Sages avaient bien compris cette relation unissant le christianisme au judaïsme : « Le Saint béni soit-Il avait prédit que les nations du monde traduiraient la Torah et la liraient en langue grecque en disant : “Nous sommes Israël.” » (*Tanhouma, parashah ki tissa.*) Le Midrash souligne même que, du seul point de vue de la référence à l'Écriture, il n'y a pas lieu de distinguer entre Israël et les autres nations du monde car « c'est la Mishnah et le Talmud qui différencient Israël des nations ». Avec l'annulation de la *Halakha*, c'est la dimension spécifiquement juive, unique, du peuple d'Israël qui se trouverait elle-même annulée. Et rien, dès lors, ne pourrait lui faire éviter de disparaître au sein des nations. Du point de vue du christianisme, il n'y a plus d'existence légitime pour un judaïsme qui ne serait pas le christianisme, et tout peuple ou communauté qui continuerait – prétendument – à exister plus de 1 900 ans sous la forme d'un peuple juif qui ne serait pas chrétien ne saurait constituer une entité réelle, mais plutôt un spectre, une hallucination, ou une œuvre diabolique existant seulement pour ridiculiser le christianisme et le provoquer. Du point de vue du christianisme, reconnaître le droit d'exister du judaïsme reviendrait à reconnaître que le christianisme

1. *N.d.T.* — Litt. : « pensée ».

est un mensonge et une falsification : le christianisme ne peut exister que comme l'héritier légal du judaïsme ; or l'héritier ne peut entrer en possession de l'héritage tant que vit le testateur. C'est ce qu'ont fort bien compris, et expliqué, non seulement les Pères de l'Église, aux premiers siècles du christianisme, mais également les plus grands parmi les penseurs chrétiens, à l'époque moderne, comme par exemple Pascal, au XVII^e siècle, et Dostoïevski, au XIX^e. La haine profonde que nourrissait ce dernier à l'endroit des Juifs se nourrissait de la conscience qu'il avait que, si les Juifs continuent à vivre une vie authentiquement juive après l'an 33, cela constitue en quelque sorte un démenti factuel de la vérité du christianisme. Au fond, l'antisémitisme athée et humaniste de Kant et de Goethe ne se distingue pas de l'antisémitisme russe-orthodoxe¹ de Dostoïevski. Il en va de même dans la théologie chrétienne contemporaine. Qui de plus grand en effet que Karl Barth, lequel, dans sa guerre impitoyable contre le nazisme, montra qu'il ne pouvait être soupçonné de cet antisémitisme qui se résume en la haine pure et simple des Juifs ? Et, pourtant, le même Karl Barth affirme que le judaïsme (celui qui vient après Jésus, c'est-à-dire qui continue d'exister après lui) est « la synagogue de la mort », « une figure tragique suscitant l'horreur pour sa souffrance et son aveuglement », « une figure provenant du monde des spectres », « un mensonge patenté » (*hochmütige Lüge*). Karl Barth écrit encore : « Le Dieu auquel la doctrine de la grâce chrétienne porte témoignage, le Dieu qu'il est possible de connaître par Jésus-Christ – et c'est pourquoi sa volonté n'est pas cachée mais au contraire manifestée et connue <de l'homme>... ce Dieu est autre que le Dieu du judaïsme et de l'islam. » En considération de ces fortes paroles, combien apparaissent pitoyables Martin Buber croyant reconnaître « deux types de foi » en Dieu (*zwei Glaubensweisen*) ou Franz Rosenzweig affirmant l'existence de « deux chemins pour la foi » (*zwei Glaubewege*), qui, tous deux, conduiraient à Dieu ! Barth savait que le christianisme ne peut reconnaître au judaïsme le droit à l'existence en tant que « type » ou que « chemin » alternatif de la foi : « L'existence de la Synagogue à côté de l'Église... est comme une impossibilité ontologique, une blessure – et même un prurit – sur le corps du Christ lui-même, une insupportable blessure. »²

1. *N.d.T.* — Litt. : « russe chrétienne ».

2. Die Existenz der Synagoge neben der Kirche <ist>... so etwas wie eine ontologische Unmöglichkeit, eine Wunde, ja eine Lücke im Leib Christi selber, die schlechterdings unerträglich ist (*Kirchliche Dogmatik*, IV/1, 749).

Du point de vue du Juif qui considère que le judaïsme se réalise dans la Torah et les préceptes, aucune « coexistence théorique » (à distinguer d'une coexistence dans les faits) entre le judaïsme et le christianisme n'est possible, et il n'y a pas de place pour ce dialogue judéo-chrétien qui est tout l'idéal de certains milieux parmi les Juifs libéraux. Une telle coexistence est possible entre le judaïsme et tout peuple ou religion, soit qui réfute la Torah d'Israël et lui oppose sa propre doctrine, soit qui nie le Dieu d'Israël et lui oppose son propre Dieu. Une discussion entre nous et eux est possible ; ou encore l'on pourrait dire de nous et d'eux ce que dit le verset : « Car tous les peuples marchent chacun au nom de son dieu ; mais nous, nous marcherons au nom de YHWH notre Dieu, pour toujours et à jamais » (Mi 4, 8). Mais, pour ce qui est du christianisme, le judaïsme pourrait entreprendre un dialogue avec la seule secte de Marcion, lequel rejeta expressément l'identification du Dieu du christianisme avec celui d'Israël et ne reconnut pas dans les Écritures juives le Texte saint du christianisme. Marcion avait bien compris que, tout au contraire, le Nouveau Testament était dirigé contre les premières. Par contre, il ne nous est d'aucune manière possible d'entrer en dialogue avec le christianisme officiel qui soutient la thèse insultante et blasphématoire selon laquelle la Torah aurait un sens chrétien et que Celui qui a donné la Torah serait Celui-là même qui en aurait annulé les préceptes.

Passons à la relation du judaïsme au christianisme : ce sentiment de dégoût qu'il éprouve à son égard – un sentiment tout différent de celui éprouvé pour d'autres formes d'idolâtrie, et, cela va sans dire, pour l'islam –, ce sentiment, donc, fait partie intégrante de la conscience juive vivante. On le trouve encore avec toute sa force, y compris chez des personnalités du judaïsme libéral et du judaïsme réformé du XIX^e siècle, lesquelles avaient été nourries de la tradition vivante du judaïsme – de Abraham Geiger à Hermann Cohen. On ne le trouve déjà plus chez Franz Rosenzweig, Martin Buber et Samuel Hugo Bergman. Il a disparu chez ceux des Juifs qui trouvent leur joie dans la « purification du judaïsme » par le Concile <Vatican II> de l'Église et qui accordent de l'importance aux décisions de ce dernier concernant la « faute des Juifs ». Il a disparu dans le judaïsme réformé moderne aux États-Unis, et également dans l'État laïc d'Israël, qui couvre l'activité missionnaire chrétienne, persécute les Juifs qui luttent contre elle et rampe devant le pape. Mais, pour ce qui est des Juifs qui acceptent de porter le joug de la Torah et des préceptes, la

relation au christianisme demeure telle qu'elle est présentée dans la douzième bénédiction du *Shmone esre*.

Aux Juifs qui s'efforcent de « mettre au jour les racines juives du christianisme », comme David Flusser et ses disciples, on dira ce qui suit : s'il était vrai que « c'est de la côte du judaïsme que le christianisme est venu au monde », alors les thèses antisémites seraient justifiées, depuis l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui, comme celle-ci qui veut que le judaïsme est « la catastrophe du genre humain » ou cette autre qui voit dans les Juifs les « corrupteurs du monde ». Pour ce qui est maintenant des représentants du « monde en voie de développement » qui nous identifient avec le monde de la civilisation occidentale : ce n'est ni au christianisme ni au judaïsme qu'ils s'adressent, mais à l'État d'Israël qui est à leurs yeux le commis de l'« impérialisme » et du « colonialisme » occidental, et ce n'est pas aux Juifs en tant qu'ils seraient les enfants d'une religion liée au christianisme, mais aux Juifs en tant qu'ils font partie du monde « blanc », l'ennemi naturel du monde « coloré ».

(Traduit de l'hébreu par Jean-Marc Joubert.)